

LE PATIENT ZÉRO

TOME 3

# POLIO



Patrice HUETZ

# Le Patient Zéro — Polio

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# L'Homme Sans Sommeil

---

Genève, janvier 2026. Trois heures du matin. L'appartement de Marcus Favre baignait dans une obscurité que seul l'écran de son ordinateur venait troubler. La lueur bleutée dessinait des ombres sur son visage émacié, creusant davantage les cernes qui s'étaient installés sous ses yeux comme des locataires permanents. Le chauffage central émettait un bourdonnement sourd, presque organique, et l'air sentait le café froid, la sueur rance et cette odeur métallique que prend la peur quand elle s'installe dans les murs.

Soixante-douze heures. Cela faisait soixante-douze heures qu'il n'avait pas dormi. Pas par choix — son corps réclamait le repos avec une insistance douloureuse, ses tempes battaient au rythme d'une migraine lancinante, ses paupières brûlaient comme frottées au papier de verre — mais parce que chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait le visage de Heinrich. Le visage de son grand-père, officiellement mort depuis 1998, mais qui l'attendait quelque part en Sibérie avec la patience d'une araignée au centre de sa toile.

Sa main droite tremblait. Un tremblement fin, presque imperceptible, que seul un médecin aurait remarqué. Marcus le remarquait. Il connaissait les symptômes de la privation de sommeil aussi bien qu'il connaissait ceux de la grippe : désorientation,

hallucinations, paranoïa, défaillance du système immunitaire. À soixante-douze heures, le cerveau commençait à produire des micro-épisodes de sommeil involontaire — des fractions de seconde où la conscience s'éteignait sans prévenir. Dangereux au volant. Mortel en mission.

Sur l'écran, des dizaines de fenêtres s'empilaient : images satellites de Novossibirsk, plans architecturaux récupérés par des sources douteuses, dossiers du Jardin arrachés à leurs serveurs pendant l'assaut de Prague. Marcus scrollait sans vraiment lire, ses yeux rougis parcourant des informations qu'il avait déjà mémorisées cent fois.

Le laboratoire souterrain se trouvait à quinze kilomètres au nord de la ville, sous un complexe industriel abandonné de l'ère soviétique. Trois niveaux de sécurité. Gardes armés. Systèmes de surveillance électronique. Et au cœur de ce labyrinthe, Viktor Volkov — Dahlia — le Jardinier responsable des armes biologiques russes.

L'homme qui avait exécuté l'ordre de Heinrich.

L'homme qui avait créé la souche qui avait tué Léa.

Marcus serra les poings si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. La douleur physique était presque bienvenue — elle le gardait éveillé, concentré, vivant.

---

Une bouteille de Laphroaig à moitié vide trônait sur le bureau, à côté d'une assiette de sandwiches que quelqu'un — Elena, probablement — avait déposée là des heures plus tôt. Le pain avait séché, ses bords recourbés comme de petits parchemins abandonnés. Marcus n'y avait pas touché. Son estomac se révoltait à l'idée même de nourriture. Il avait perdu sept kilos depuis Prague. Ses chemises flottaient autour de ses épaules, et quand il se regardait dans le miroir de la salle de bains — ce qu'il évitait désormais — il voyait un homme qu'il ne reconnaissait plus. Les pommettes saillantes, le regard fiévreux, la barbe de plusieurs jours qui grisonnait plus vite qu'elle n'aurait dû.

Il se leva pour se dégourdir les jambes. Ses genoux craquèrent, protestèrent, et une douleur sourde irradiia dans son dos — séquelle de la chute dans les souterrains de Prague que les antalgiques ne parvenaient plus à masquer. Il s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux d'un geste las. Genève dormait, paisible et ignorante. Les lumières du lac Léman scintillaient au loin comme des étoiles tombées. Le jet d'eau était éteint à cette heure, mais Marcus distinguait la masse sombre du lac, cette étendue d'eau noire et froide qui semblait avaler la nuit elle-même. Quelque part dans cette ville, des familles dormaient en sécurité, des enfants rêvaient d'aventures, des parents veillaient sur leur progéniture avec la certitude que le monde, malgré ses imperfections, était fondamentalement bon.

Marcus avait été l'un d'eux, autrefois.

« Tu ne mangeais pas assez, papa. »

Il sursauta. La voix de Léa, claire comme le cristal, avait résonné dans le silence de l'appartement. Il se retourna brusquement.

Personne.

Évidemment, personne.

Mais pendant une fraction de seconde, il aurait juré voir une silhouette enfantine dans l'ombre du couloir. Une petite fille aux boucles brunes qui le regardait avec une expression mi-inquiète, mi-réprobatrice.

Marcus porta sa main à son front. La peau était chaude, moite. La fièvre. Il devait avoir de la fièvre. Son pouls battait trop vite — tachycardie de repos, symptôme classique de l'épuisement nerveux. Ou peut-être que le manque de sommeil commençait à lui faire perdre la raison. Les deux options étaient également plausibles. Il connaissait la littérature médicale par cœur : après soixante-douze heures sans sommeil, les hallucinations auditives et visuelles étaient non seulement possibles, mais probables. Le cortex préfrontal, privé de la consolidation que le sommeil paradoxal lui offrait, commençait à dysfonctionner. La frontière entre le réel et l'imaginaire s'amenuisait comme une membrane trop étirée.

« Léa », murmura-t-il dans le vide. « Papa va les trouver. Tous. »

Le silence lui répondit. Un silence épais, cotonneux, qui semblait absorber les mots avant qu'ils n'atteignent les murs. L'appartement tout entier était devenu un sarcophage de solitude.

---

Son téléphone vibra sur le bureau. L'écran afficha le nom d'Elena Hartmann, accompagné d'une photo prise quelques mois plus tôt, avant Prague, avant les blessures, avant que tout ne bascule. Elle souriait sur cette photo, ses yeux verts pétillant d'intelligence et de défi.

Marcus regarda l'appareil sonner une fois, deux fois, trois fois. Puis il tendit la main et appuya sur le bouton rouge.

Rejeté.

Ce n'était pas la première fois. Elena l'appelait tous les jours depuis qu'il était rentré de République tchèque, depuis trois semaines déjà. Parfois plusieurs fois par jour. Elle laissait des messages vocaux qu'il n'écoutait pas — ou plutôt qu'il écoutait les premières secondes avant de raccrocher, juste le temps d'entendre le timbre de sa voix, de s'assurer qu'elle était vivante — puis il supprimait. Elle envoyait des textos qu'il lisait à peine avant de les effacer.

Il savait ce qu'elle voulait lui dire. Qu'il avait besoin de repos. Qu'il ne pouvait pas affronter Volkov seul. Que l'obsession le consumait de l'intérieur comme un cancer de l'âme. Et elle avait raison, bien sûr. Elena avait toujours raison.

Mais Marcus n'avait pas besoin de raison. Il avait besoin de vengeance.

Le téléphone vibra de nouveau. Un message cette fois :

*Marcus, je sais que tu ne dors plus. Je sais que tu te prépares à partir seul. S'il te plaît, appelle-moi. On peut trouver une autre solution. — Elena*

Il lut le message trois fois, puis le supprima.

Il n'y avait pas d'autre solution. Heinrich l'attendait. Volkov le protégeait. Et Marcus irait les chercher, même s'il devait traverser

l'enfer pour y arriver.

---

De retour devant son ordinateur, Marcus ouvrit un fichier qu'il avait consulté des dizaines de fois déjà. Le dossier personnel de Viktor Volkov, alias Dahlia, extrait des archives du Jardin pendant le raid de Prague.

La photo montrait un homme trapu d'une cinquantaine d'années, au visage marqué par la variole — une ironie cruelle pour un virologue, ces petites cicatrices en cratères qui constellaient ses joues comme la surface d'une lune malade — et aux yeux d'un bleu glacial. Le regard était celui d'un homme habitué à observer des organismes au microscope avec le même détachement qu'il observait des êtres humains mourir dans ses protocoles d'essai. Une cicatrice plus profonde courait le long de sa joue droite, souvenir d'un accident de laboratoire survenu en 1987, quand une ampoule de Variola major avait éclaté dans une centrifugeuse défectueuse.

*Né le 15 mars 1968 à Sverdlovsk (aujourd'hui Ekaterinbourg), URSS.*

*Formation : Institut de médecine de Novossibirsk, spécialisation virologie.*

*Recrutement Biopreparat : 1991, département des armes biologiques.*

*Recrutement Jardin : 1998, sous le nom de code « Dahlia ».*

*Spécialité : Modification génétique ciblée, weaponisation de pathogènes.*

*Responsable des souches : H5N1-G (2005), SARS-G (2012), SARS-CoV-2-LF(2021).*

Marcus s'arrêta sur la dernière ligne. SARS-CoV-2-LF. LF pour Léa Favre. La souche qui avait été créée spécifiquement pour tuer sa fille.

Il avait découvert cette information dans les dossiers de Weiss, à Prague. La confirmation de ce qu'il soupçonnait depuis des mois.

Léa n'était pas morte d'une malchance statistique. Elle avait été assassinée. Ciblée. Exécutée.

Et Viktor Volkov était l'exécuteur.

Les mains de Marcus tremblaient sur le clavier. Non pas de peur — la peur était un luxe qu'il ne pouvait plus se permettre — mais de rage contenue. Une rage qui brûlait dans sa poitrine comme des braises incandescentes, le maintenant éveillé quand son corps voulait s'effondrer. Il pensa aux enfants des années cinquante, paralysés par une souche de poliovirus que Le Jardin avait amplifiée. Des gosses de huit ans, de dix ans — l'âge de Léa — condamnés aux poumons d'acier, aux béquilles, aux jambes mortes. Et Volkov perpétuait la même tradition, le même cynisme glacé, avec des outils plus sophistiqués et une cruauté plus chirurgicale.

---

Sur une feuille de papier quadrillé — Marcus préférait le papier pour les informations sensibles, une habitude qu'il avait développée depuis qu'il savait que Le Jardin surveillait les communications électroniques — il avait esquissé les grandes lignes de son plan.

*Phase 1 : Infiltration Moscou* — Faux papiers OMS (contact : Petrov) — Couverture : Inspection sanitaire post-COVID — Durée : 48-72h maximum

*Phase 2 : Transit vers Novossibirsk* — Train de nuit (éviter les aéroports, trop surveillés) — Contacts locaux (réseau Brennan) — Équipement sur place (armes, communication)

*Phase 3 : Reconnaissance laboratoire* — 72h d'observation — Identifier les points faibles — Repérer les gardes, les rondes, les angles morts

*Phase 4 : Infiltration* — Seul (personne d'autre ne doit mourir pour ça) — Objectif primaire : Volkov — Objectif secondaire : Archives (preuves pour détruire Le Jardin)

*Phase 5 : Extraction* — Plan A : Exfiltration discrète — Plan B : Si compromis, destruction des preuves et...

Marcus s'arrêta. Il n'avait pas écrit la suite du Plan B. Il n'en avait pas besoin. Si l'extraction échouait, il ne comptait pas revenir.

C'était cela, le secret qu'il n'avait partagé avec personne. Ni Elena, ni Amara Osei à l'OMS, ni le journaliste Thomas Brennan qui continuait à l'aider depuis Washington. Marcus ne planifiait pas une mission de sabotage. Il planifiait un règlement de comptes. Un acte de guerre privée, mené par un homme seul contre une organisation centenaire, avec pour seules armes sa rage et les ruines de son intelligence.

Et si ce règlement de comptes devait se terminer par sa propre mort, alors soit. Léa l'attendait de l'autre côté. La pensée ne l'effrayait plus. Quelque part au cours des dernières semaines, la mort avait cessé d'être une menace pour devenir une possibilité presque réconfortante — un repos définitif, une fin à cette douleur qui ne le quittait jamais, même quand il réussissait à l'engourdir avec le whisky ou le travail.

---

Les premières lueurs de l'aube commençaient à filtrer à travers les rideaux, peignant le plafond de traînées grises et mauves. Dehors, un camion de livraison grondait dans la rue, et le son lointain d'une sirène d'ambulance traversa le double vitrage — Genève qui s'éveillait à ses drames quotidiens, ses urgences ordinaires qui n'avaient rien à voir avec les conspirations centenaires et les enfants assassinés. Marcus entendit la sonnette de la porte d'entrée. Il fronça les sourcils. Qui pouvait bien venir à cette heure ?

Il se leva, les articulations craquant sous l'effort comme du bois sec, et traversa l'appartement en silence. Le parquet grinça sous ses pieds nus. Il passa devant la chambre de Léa — non, l'ancienne chambre de Léa, celle qu'il n'avait jamais pu se résoudre à vider, dont il gardait la porte fermée comme on scelle un tombeau. Par le judas, il aperçut une silhouette familière.

Elena.